
Le monde, en vérité, est une cérémonie

Discours
de rentrée
académique

Yves WINKIN

*Professeur extraordinaire
émérite de l'Université de Liège
yveswinkin29@gmail.com*

C'est un bien curieux titre que je me suis permis de donner à cette conférence d'ouverture. Je voudrais dès lors commencer par remercier l'équipe de direction de HELMo qui m'a invité aujourd'hui et qui m'a montré d'emblée sa totale confiance.

Cela dit, dans ce titre, il y a un mot rassurant : « **cérémonie** ». Or nous sommes bien réunis en cette fin d'après-midi pour une cérémonie : nous voulons nous retrouver tous ensemble, physiquement, pour lancer le navire HELMo dans le fleuve qu'on espère tranquille de la nouvelle année académique.

1. Erving Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday Anchor Books, 1959, p. 36.

2. Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1. La Présentation de soi, Paris, Editions de Minuit, 1973, p. 41. Traducteur : Alain Accardo.

Oui mais, il y a un hic : l'auteur de cette phrase, le sociologue canadien Erving Goffman, a écrit en anglais : « The world, in truth, is a wedding¹ ». Et le traducteur français n'a pas osé reprendre « wedding » (mariage) : il l'a neutralisé en lui substituant le mot « cérémonie² ». Certes, tout mariage passe par une cérémonie. Mais la phrase « Le monde, en vérité, est un mariage » est bien plus percutante. Alors, sommes-nous réunis aujourd'hui pour un mariage ? Si Goffman était parmi nous, il dirait oui, bien sûr.

Mon propos va donc consister, en un premier temps, à vous présenter très rapidement Erving Goffman, à vous expliquer pourquoi, selon lui, nous sommes ici dans une cérémonie de mariage et en quoi cette vision du monde social est pertinente pour réfléchir à ce qu'une communauté éducative peut — ou plutôt doit — offrir à ses membres aujourd'hui.

Dans un second temps, je passerai aux travaux pratiques : je me permettrai de rêver à quelques opérations sur ce campus qui permettraient de renforcer cette offre.

Et enfin, je terminerai en esquissant le programme d'une « anthropologie de l'enchantement éducatif ». Il me reste environ 26 minutes : rassurez-vous, je n'ai pas de PowerPoint, je resterai maître de mon rythme.



Tout d'abord, Erving Goffman en quelques mots. Il est né dans une petite ville au nord de Winnipeg en 1922 et il est mort à Philadelphie en 1982. En une dizaine de livres et quelques articles, il a bousculé la sociologie non seulement américaine, mais française, anglaise, allemande — il n'y a sans doute pas un pays dans le monde où l'on enseigne la sociologie qui ne parle de Goffman.

Pourquoi ? Ce n'est pas qu'il soit révolutionnaire : il s'appuie explicitement sur quelques grands ancêtres : Durkheim, Radcliffe-Brown, Simmel du côté européen ; Mead, Cooley, Hughes du côté américain. Mais il a une vision si originale des relations entre les gens, couplée à un tel sens de la formule, qu'il a « percé » très vite et est devenu un classique en moins de trente ans. Quand il est mort brutalement d'un cancer à soixante ans, une onde de choc a traversé la sociologie mondiale.

Il nous faut un exemple d'analyse « à la Goffman ». Dans un texte de 1956 intitulé « La tenue et la déférence³ », il nous entraîne à voir les interactions les plus ordinaires comme des cérémonies au cours desquelles nous nous témoignons mutuellement notre respect : nous nous tenons à une certaine distance, nous ajustons le niveau de notre voix, nous hochons légèrement la tête pendant que l'autre parle, etc. Goffman va ainsi parler des individus en interaction comme de dieux honorés par des prêtres. Je le cite : « Bien des dieux ont été mis au rancart, mais l'individu demeure obstinément, déité d'une importance considérable... Point besoin d'intermédiaires entre de tels dieux : chacun d'eux sait être son propre prêtre⁴ ».

On voit là le sens de la formule de Goffman ; il a une plume bien plus brillante que la plupart de ses collègues et l'on comprend pourquoi son succès dépassera de loin le cercle des lecteurs professionnels. Mais, direz-vous, en ces temps d'incivilité, l'analyse de Goffman n'est-elle pas obsolète ? Ma réponse est que si nous sentons intuitivement que les « idiomes cérémoniels » s'effilochent aujourd'hui, c'est bien que toute notre socialisation d'être-en-société repose sur ces règles « connues de personne, entendues par tous » (pour reprendre la belle formule de l'anthropologue et linguiste Edward Sapir)⁵ Nous rêvons tous, plus ou moins secrètement, de retrouver des espaces publics où règneraient pleinement à nouveau la tenue et la déférence. Ce temps a-t-il jamais existé ? Sans doute pas, mais nous voulons y croire. Je cite encore Goffman, qui ne me paraît pas avoir pris une ride :

« L'individu peut désirer, gagner ou mériter qu'on lui témoigne de la déférence, mais, en général, il n'a pas le droit de s'en manifester lui-même et doit l'obtenir des autres. Cette recherche constitue une raison de plus de rechercher les autres et une assurance de plus de voir les membres de la société entrer en relations les uns avec les autres. S'il en allait autrement, le risque serait grand que chacun se mit à adorer son nombril et que la société se désintègrât⁶ ».

3. Erving Goffman, « La tenue et la déférence », in *Les Rites d'interaction*, Paris, Ed. de Minuit, 1974, pp. 85. Orig. : 1967.

4. Art. cit., p. 84 et p. 85.

5. Je me sers souvent de cette formule dans mon *Anthropologie de la communication*, Paris, Ed. du Seuil, « Points », 2001.

6. Erving Goffman, « La tenue et la déférence », art. cit., p. 52.

ci-contre :

Yves Winkin

© Bertrand Bouckaert

Pour lui, cet « ordre de l'interaction », comme il l'appelle, est une « espèce d'ordre social » : tout manquement à l'ordre de l'interaction est un coup de canif dans l'ordre social. Et ces manquements sont socialement sanctionnés, par une rebuffade, par un embarras, par un lourd regard et des « réparations » sont attendues. Apprendre les règles de l'ordre de l'interaction, c'est apprendre les règles de l'ordre social, c'est apprendre à vivre en société.

Vous voyez maintenant pourquoi nous sommes bien dans un mariage ce soir ? Dans un mariage, il y a de la tenue — nous sommes tous bien habillés, en général — et il y a de la déférence : nous nous comportons en petits prêtres célébrant leurs petits dieux, en tenant simultanément les deux rôles. Nous nous saluons, nous nous sourions, nous allons chercher des verres les uns pour les autres, etc. Je vous laisse transposer cette description sur la présente soirée. Vous avez bien compris où je voulais en venir. Mais il est moins évident de voir en quoi la vision des relations sociales proposée par Goffman est pertinente pour réfléchir à ce qu'une communauté éducative peut — ou plutôt doit — offrir à ses membres aujourd'hui, pour reprendre la formulation énoncée dans mon propos introductif. C'est l'étape suivante.

Il est devenu banal aujourd'hui de dire qu'une école, un lycée, un établissement d'enseignement supérieur doit offrir plus qu'une transmission de savoirs et de savoir-faire.

Dans une société de plus en plus multiculturelle, les établissements d'enseignement sont passés de l'instruction publique à l'éducation, et de l'éducation à la formation tout au long de la vie. Ils sont devenus des instances de socialisation secondaire, veillant parmi toutes leurs autres missions à dispenser des savoir-être, des savoir-être en société. Parler alors de « communauté éducative » n'est pas de l'ordre de la formule aimable mais creuse. C'est que tous les acteurs au sein des établissements sont impliqués dans le processus éducatif, pris dans un sens large, des enseignants au personnel administratif et technique. Tendre un plat à la cantine et faire comprendre qu'un remerciement est attendu, c'est aussi important qu'un cours magistral, parce que la vie en société repose sur le donner, recevoir, rendre.

Et les membres de cette société qui n'ont pas intégré cette règle fondamentale se retrouveront tôt ou tard marginalisés. Comme seront marginalisés tôt ou tard ceux qui n'auront pas intégré les idiomes cérémoniels dont Goffman parlait : c'est au sein d'une communauté éducative qu'on peut apprendre à offrir et à recevoir de la tenue et de la déférence. En cela, oui, l'école est un long atelier de mariage (wedding workshop, si je puis me permettre cet anglicisme), c'est-à-dire qu'elle offre une arène relativement protégée où les jeunes apprennent peu à peu à être des dieux et des prêtres, mais sans qu'on leur dise jamais de quoi il retourne exactement et sans que les éducateurs aient une conscience verbalisée de leur rôle en ce domaine. Tout se passe comme si les jeunes évoluaient dans un « environnement apprenant » qui les amène à devenir des acteurs sociaux compétents par incorporation d'un certain nombre de règles implicites.

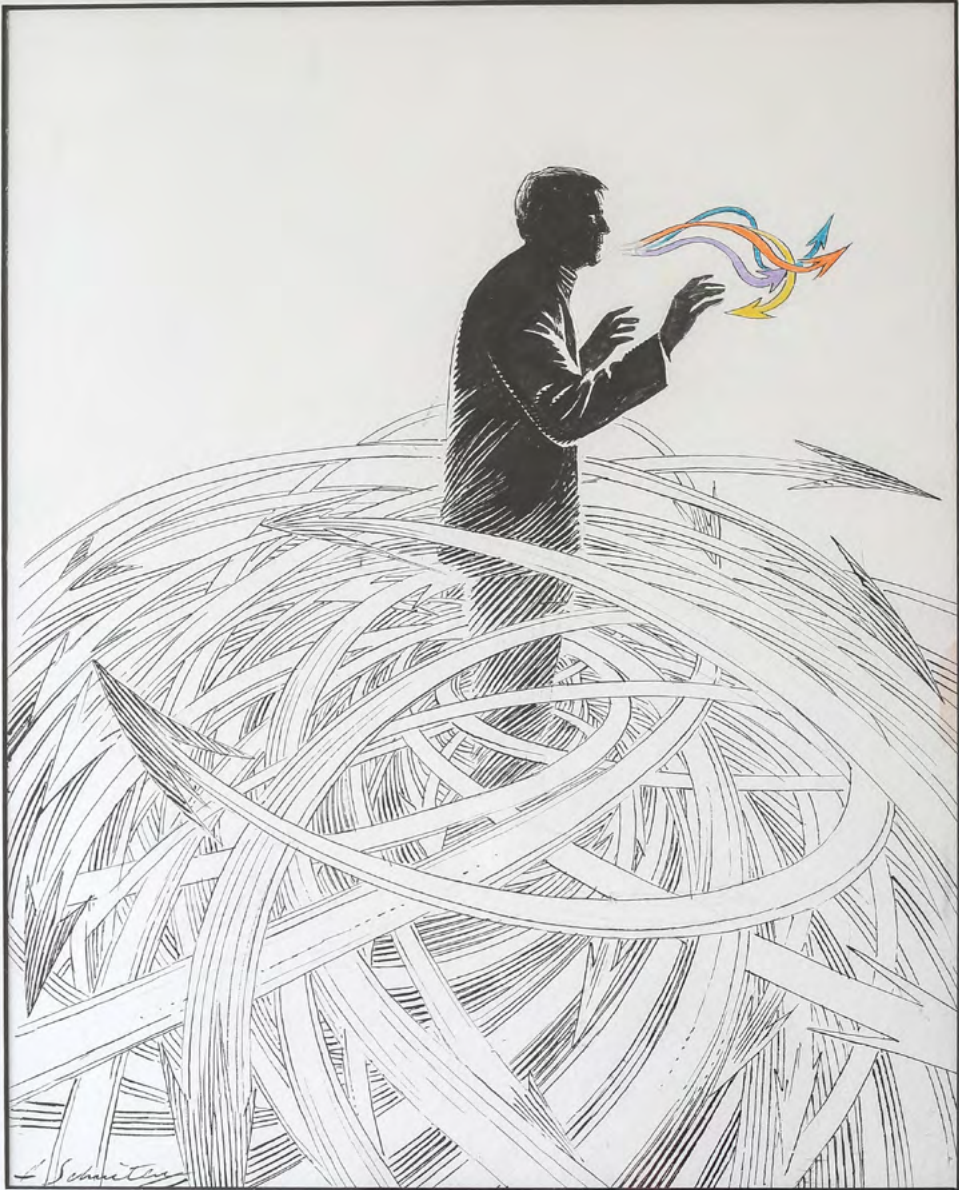
Laissez-moi vous donner quelques exemples. Nous passons ainsi à la deuxième partie de mon intervention, que j'avais appelée « **travaux pratiques** ». Je vais décrire trois moments de la vie de HELMo qui n'existent pas, mais qui me paraîtraient importants à faire émerger pour renforcer la dimension socialisatrice de la communauté éducative qu'elle constitue.



Depuis quelques semaines, l'entrée par le 25 de la rue de Harlez s'est totalement transformée. Sur les grilles, plus de panneaux des entreprises Donnay-Monami (j'ai cru longtemps que les locaux étaient ceux d'une entreprise de construction de courts de tennis), plus de panneaux « Défense de circuler sur les travaux », « Stationnement interdit ». Un artiste a glissé le mot « Bienvenue » dans toutes les langues de l'Union Européenne entre les barreaux, en jouant sur les effets d'optique obtenus en ouvrant et en fermant le portail. Un tapis rouge a été déroulé jusqu'à l'entrée des bâtiments. Des tables, des bancs, des poubelles, des arbres en pot ont été disposés de part et d'autre. Mais le plus spectaculaire recadrage de l'entrée est constitué par les fresques venues orner les deux pignons. On en voit aujourd'hui beaucoup à Liège, mais celles-ci sont particulièrement accrocheuses; elles sont l'œuvre de plusieurs artistes afghans, soudanais et haïtiens. Elles semblent escorter les étudiants et les visiteurs jusqu'à l'accueil.



Tous les mercredis, la cour intérieure de l'ilot HELMo bruisse de joyeux murmures qui ne sont pas seulement ceux des étudiants: c'est jour de marché. L'initiative est venue de quelques enseignants qui estimaient que leur établissement vivait trop replié sur lui-même, alors que le quartier aux alentours oscillait entre redéploiement et bascule dans la fragilité économique et sociale. En collaboration avec quelques commerçants locaux, avec quelques associations mais aussi avec quelques habitants vivant en colocation (comme le CUJÉ: le « Cocon Utopiste Joyeux et Ecologique » de la rue de Harlez), ils ont décidé de monter un marché hybride, où l'on trouverait non seulement des légumes, des fruits et des pains bio, mais aussi une bourse aux jouets, gérée par des enfants, un atelier de réparation de vélos (que l'on peut ensuite revendre ou échanger) — et la liste des propositions ne cesse de s'allonger. Les débuts n'ont pas été faciles, surtout sous la pluie de novembre, mais on peut dire aujourd'hui que la formule a pris sa vitesse de croisière. Les habitants du quartier ont repéré les lieux, les enseignants et les étudiants y font leurs courses et la direction a compris qu'il ne s'agissait pas de concurrencer la Batte mais d'émettre un signal fort à l'intention du monde extérieur quant à l'identité citoyenne de l'école. Elle vient même de mettre des locaux à disposition du marché pour les jours de mauvais temps.



Un enseignant entouré de ses idées et de ses paroles.

Yves Winkin vu par François Schuiten

© François Schuiten



Evidemment, certains voisins n'ont pas été contents : le bal de HELMo a duré un peu tard. Mais il faisait si doux en cette fin juin. Ce n'était pas une rave — c'était un « vrai bal », en robe longue et habit de soirée. Comme une « Prom' » américaine, ou comme un gala de fin d'année dans les « colleges » d'Oxford. Quelques étudiants avaient vécu une année scolaire dans une « high school » américaine ; quelques enseignants avaient eu la chance de participer à un gala oxfordien dans leurs vertes années ; ils en avaient tiré des récits à la fois un peu moqueurs et un peu émerveillés : cette idée d'une année académique qui se termine en apothéose, dans une sorte de bulle enchantée, les titillait. Ils en avaient parlé à la direction, qui avait très vite compris qu'il y avait là une occasion de mettre en pratique ce qu'un conférencier, invité quelques années auparavant pour une rentrée académique, avait appelé l'apprentissage de la tenue et de la déférence. Elle accepta la suggestion d'un bal de fin d'année, mais à la condition que quelques enseignants acceptent d'ouvrir des ateliers de danse de salon, de défilé en robe longue et tuxedo. Bien entendu, les jeunes gens pouvaient porter la robe longue et les jeunes femmes, le costume trois pièces.

Au début, tout le monde prit cela pour une farce carnavalesque et le bal faillit capoter. Mais certain.e.s, et pas seulement parmi les enseignant.e.s, comprirent qu'il y avait une vraie demande de la part des étudiant.e.s pour les gestes de la civilité, de l'étiquette, du savoir-vivre d'autrefois. On pouffa beaucoup, mais on apprit beaucoup. Et le bal s'est peu à peu installé dans les rythmes de l'année académique de HELMo.

Qu'est-ce que j'essaie de dire avec mes trois petits contes ?

Tout d'abord, qu'un établissement d'enseignement primaire, secondaire, supérieur, reçoit ce qu'il donne. Et ce qu'il donne, ce n'est pas seulement du contenu — des cours, en gros — mais des relations : des relations d'accueil, de respect, de bienveillance, qu'il communique à ses enseignants, à ses élèves ou à ses étudiants de diverses manières, notamment par un sas d'entrée très explicitement « designé ». Simultanément, cette entrée fonctionne comme un sémaphore vis à vis du quartier et plus largement de la ville, à qui elle dit d'emblée ses valeurs et ses prises de position face au monde.

C'est qu'un établissement d'enseignement aujourd'hui, à l'instar des églises, des musées, des bibliothèques publiques, des centres culturels, se voit confier de multiples missions qui n'étaient pas les siennes au départ, dans une relation symbiotique avec son environnement social, économique, urbanistique.

Des missions parfois difficiles à assumer, tels l'accueil de personnes en grande détresse ; des missions parfois chronophages et budgétivores. Il s'agit donc de repérer les besoins, de devancer les demandes et de mettre en place divers dispositifs de solidarité — qui ne se résument pas à une collecte de fonds.

Mais un établissement d'enseignement, c'est aussi un ensemble de moments forts, égrenés tout au long de l'année, avec une apothéose finale. Par rapport aux campus résidentiels, notamment américains, les établissements européens sont le plus souvent tristounets quant à leur manière de célébrer la fin de l'année académique. Ils se privent ainsi d'un mode d'apprentissage des relations sociales dont on a tenté de montrer plus haut toute l'importance.

En un mot comme en cent, ce que mes trois petits contes ont essayé de dire, c'est qu'un établissement d'enseignement supérieur peut être pensé comme un « environnement apprenant » au sein duquel les jeunes apprennent à devenir des acteurs sociaux compétents par incorporation d'un certain nombre de règles implicites — je reprends ici une phrase énoncée à la fin de ma première partie.

Il est temps d'arriver à mes conclusions.

Dans une vie antérieure, il y a une dizaine d'années, je dirigeais l'Institut français de l'Éducation; j'étais en relation constante avec l'Inspection générale et la « DGSCO » (Direction générale de l'enseignement scolaire), dont le responsable était Jean-Michel Blanquer, l'actuel ministre de l'Éducation nationale. J'avais proposé à la DGSCO de lancer une grande enquête sur « Le Bonheur à l'école ». On m'avait regardé avec des yeux ronds. Il y avait comme une incongruité fondamentale à associer le mot « bonheur » au mot « école ». J'avais dû me rabattre sur une série de séminaires portant sur les pédagogies alternatives. Mais je n'ai jamais digéré que la formule « La tristesse à l'école » semble plus acceptable aux yeux des inspecteurs que son contraire.

Je voudrais donc terminer mon allocution en esquissant le programme d'une « anthropologie de l'enchantement éducatif », qui déboucherait sur des recommandations concrètes quant à l'amélioration du BEB — bonheur éducatif brut (le Bhoutan, vous le savez, a officiellement mis en place en 2018 le BNB — Bonheur national Brut).

Depuis le milieu des années 90, je travaille à construire une « anthropologie de l'enchantement », tant sur le plan théorique que sur le plan empirique. Par enchantement, j'entends l'emboîtement d'un dispositif et d'une disposition résultant en une « suspension volontaire de l'incrédulité », selon la merveilleuse formule du poète anglais William Coleridge. Le « dispositif », c'est tout lieu qui accueille des participants qui viennent avec une certaine « disposition ». L'exemple le plus frappant, c'est encore Disney Land. D'un côté une énorme machinerie, gérée par des « ingénieurs de l'enchantement »; de l'autre, des visiteurs, qui sont prêts à se laisser immerger, tout en se disant : « je sais bien, mais quand même », qui est une définition de la dénégation proposée par un psychanalyste français, Octave Mannoni. Et dans une sorte de « collusion », un terme de Goffman, les uns aident les autres à y croire, le temps de serrer la main à Mickey, de remonter du fond de la mine en hurlant, etc. Ce sont là des moments d'enchantement très brefs, très intenses, que l'on peut ressentir en diverses circonstances — j'ai ainsi écrit une quinzaine de récits d'enchantement, en empruntant les voies ce qu'on appelle aujourd'hui l'« autoethnographie ».

Mais il est d'autres formes d'enchantements, de plus basse intensité, mais durant souvent plus longtemps, et ne nécessitant pas de dispositif important — la force de la disposition venant compenser. J'ai ainsi analysé l'enchantement sur le chemin de St. Jacques. Mon collègue Jean-Michel Baudouin, professeur de formation des adultes à l'Université de Genève, a analysé plusieurs dizaines de « carnets d'enchantement » qu'écrivaient ses étudiants. Ainsi une maman raconte son moment de bonheur à laisser sa petite fille sauter dans toutes les flaques sur le chemin du retour de l'école — en s'y mettant elle-même.

En quoi le dispositif éducatif serait-il en mesure de cueillir les dispositions à l'enchantement des élèves et des étudiants pour créer une immersion dans un monde non pas imaginaire, mais dans un monde qui se rapprocherait de la cérémonie de mariage de Goffman ? Un monde où les interactions seraient « euphoriques » (encore un terme employé par Goffman), sans accrocs, ni embarras, ni demandes de réparation. Il y aurait une longue enquête à mener sur les établissements dont l'architecture, dont les pratiques pédagogiques, dont les activités « extra-scolaires », citoyennes, communautaires pourraient être considérées comme autant de dispositifs d'enchantement. Pourquoi d'ailleurs songer d'emblée aux écoles alternatives ? Il suffirait d'une entrée, d'un marché, d'un bal à HELMo pour s'en rapprocher... Il y aurait une autre longue enquête à mener sur les dispositions des élèves et des étudiants, sur leurs ressources et leurs capitaux de départ, sur leur évolution au fil des mois et des années. Qu'est-ce qu'un apprentissage du bonheur ? Et comment évaluer la relation entre enchantement éducatif et compétences acquises, à la fois en termes de savoirs, de savoir-faire, de savoir-être ? Voilà le programme...

Il ne me reste plus qu'à vous remercier pour votre patience, en espérant ne pas vous gâcher la fête qui va suivre en vous rendant trop conscients de ce qui va s'y jouer... Retrouvez-vous et oubliez le reste !